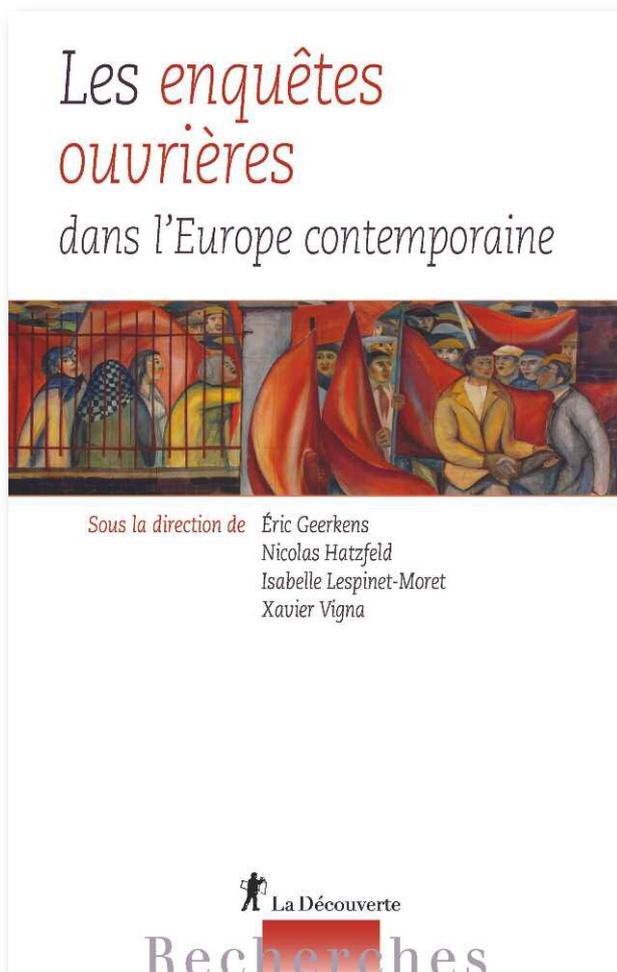


# Actualité de l'histoire sociale européenne : entretien avec Xavier Vigna<sup>1</sup>, l'un des historiens ayant co-dirigé l'ouvrage *Les enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine*

Propos recueillis par DAWINKA LAUREYS (IHOES)

## PRÉAMBULE DE L'IHOES



L'ouvrage collectif *Les enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine*, dirigé par Éric Geerkens, Nicolas Hatzfeld, Isabelle Lespinet-Moret et Xavier Vigna, est paru en décembre 2019 aux éditions La Découverte. Cette collection ambitieuse d'accueillir les résultats des recherches les plus récentes et les plus précises en sciences humaines et sociales afin de les rendre visibles auprès d'un large public. En tant qu'Institut d'histoire ouvrière, économique et sociale, il nous semble particulièrement pertinent de publier une analyse en lien avec cet ouvrage afin de vous le faire connaître, mais aussi de susciter votre intérêt autour de ce concept « d'enquête ouvrière ». De quoi s'agit-il ? Quelles enquêtes ouvrières ont été menées en Europe, depuis quand, par qui, autour de quels enjeux, de quelles manières ? Ont-elles eu des effets ? Si oui lesquels ? Avec l'industrialisation, la « question sociale » hante l'Europe. Les mondes ouvriers, qui fascinent ou effraient, font l'objet de nombreuses enquêtes visant à mieux les cerner. L'ouvrage démontre la diversité de celles-ci en fonction des contextes et des lieux où elles sont menées (dans les taudis de Manchester, les cités minières du Borinage, les usines Mirafiori de Turin, etc.). Certaines enquêtes ouvrières peuvent être qualifiées « d'outil de gouvernance pour les États modernes », mais d'autres acteurs s'en emparent : des « ouvriers enquêteurs », des révolutionnaires, des féministes, des jocistes, des romanciers, d'illustres sociologues, etc. L'ouvrage ouvre le champ des questionnements sur les pratiques scientifiques, sur les passions politiques, sur la nécessaire connaissance critique de l'histoire sociale...

<sup>1</sup> Xavier Vigna est professeur d'histoire contemporaine à l'université de Paris-Nanterre. Il est notamment l'auteur de *L'Insubordination ouvrière dans les années 68. Essai d'histoire politique des usines*, Rennes, PUR, 2007, d'une *Histoire des ouvriers en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Perrin, 2012 et de *L'espoir et l'effroi : luttes d'écritures et luttes de classes en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, La Découverte, 2016.

## Comment l'idée de cet ouvrage est-elle née ? Comment celui-ci vient-il enrichir les recherches en sciences humaines et sociales ? En quoi est-il inédit ? À quelles nécessités son approche transnationale répond-elle ?

Nicolas Hatzfeld<sup>2</sup> et moi avons lancé un séminaire à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS à Paris) croisant histoire ouvrière et histoire du travail, dans une optique résolument ouest-européenne. De fil en aiguille, nous avons eu l'idée d'interroger les sources de ces travaux, c'est-à-dire ces enquêtes ouvrières que nous lisons tous régulièrement, en élargissant notre équipe à deux collègues : Éric Geerkens<sup>3</sup> et Isabelle Lespinet-Moret<sup>4</sup>, avec qui nous avons l'habitude de travailler. Il y a une dimension amicale à l'origine de cette recherche que je me plais à souligner. Nous avons pris beaucoup de plaisir à tenir ce séminaire pendant 3 ans puis à le transformer en livre, même s'il y a aussi beaucoup de travail derrière.

L'interrogation que nous conduisons sur les enquêtes reprend en quelque manière deux fils historiographiques : dans les années 1970, l'histoire ouvrière a conduit toute une série de travaux sur les enquêtes du 19<sup>e</sup> siècle, notamment Michelle Perrot<sup>5</sup>. En outre, la revisite des enquêtes est une pratique en plein essor dans les sciences sociales depuis une dizaine d'années. Nous nous inscrivons dans cette double tradition mais avec plusieurs originalités : d'abord, nous croisons les 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles, de sorte que nous élargissons aussi les supports de l'enquête, en envisageant par exemple la photographie ou le cinéma. Surtout, nous avons d'emblée envisagé une échelle ouest-européenne. Cette approche transnationale vise à interroger la circulation des méthodes de l'enquête et des enquêteurs, en même temps qu'elle permet de mieux cerner la réception des enquêtes. On pourrait multiplier les exemples. Le philanthrope britannique Seebohm Rowntree, engagé dans une enquête européenne sur la pauvreté, confie ainsi au sociologue Maurice Halbwachs le volet français d'une enquête sur les budgets et salaires, qu'il a conduite aussi en Belgique<sup>6</sup>. De même, il est fructueux de croiser les enquêtes de la Jeunesse ouvrière chrétienne conduites à la même période en France et en Belgique.

### Mais au fait, qu'est-ce qu'une « enquête ouvrière » ?

La question est en réalité compliquée, à laquelle nous tentons de répondre de manière très précise dans l'introduction du livre. À gros traits, c'est une opération de connaissance du monde social, qui se distingue des relevés statistiques, en supposant d'aller sur le terrain y voir : l'enquête passe par une quête empirique, qui amène les enquêteurs à entrer en contact, direct ou médiatisé, avec les ouvriers et leur environnement. Mais précisément, ces mondes ouvriers sont une catégorie, à la fois sociale et politique, qui n'apparaît que très progressivement : on a donc de multiples enquêtes sur les travailleurs, mais aussi sur les pauvres, leurs logements ou leurs budgets, leurs pratiques, le chômage, etc. Et ce sont ces multiples démarches, qui ont le plus souvent vocation à être prolongées, que subsume la catégorie d'enquête ouvrière.

<sup>2</sup> Nicolas Hatzfeld est professeur émérite à l'université d'Évry Paris-Saclay et membre de IDHES (Institutions et Dynamiques Historiques de l'Économie et de la Société), une unité mixte de recherche du CNRS.

<sup>3</sup> Éric Geerkens est professeur à l'université de Liège, où il enseigne l'histoire économique et sociale.

<sup>4</sup> Isabelle Lespinet-Moret est professeure à l'université Paris-1 Panthéon-Sorbonne et directrice adjointe du Centre d'histoire sociale (CHS) des mondes contemporains.

<sup>5</sup> Grande spécialiste de l'histoire des grèves en France, Michelle Perrot publiait alors une première synthèse consacrée à la question des enquêtes ouvrières : Perrot M., *Enquêtes sur la condition ouvrière en France au 19<sup>e</sup> siècle : étude, bibliographie, index*, Paris, Hachette, 1972.

<sup>6</sup> Rappelons que nous devons à Rowntree, une des plus saisissantes photographies de la situation sociale des classes populaires en Belgique au début du 20<sup>e</sup> siècle : Rowntree B.S., *Comment diminuer la misère : études sur la Belgique*, Paris, V. Giard & E. Brière, 1910.

**Pourriez-vous brièvement préciser quand et où naissent les premières enquêtes ouvrières ? Avec quelles préoccupations, quels enjeux ?**

Les enquêtes ouvrières naissent avec l'industrialisation sous l'effet du scandale que suscitent certains aspects, particulièrement sombres, de la condition ouvrière : misère noire des familles ou travail des enfants par exemple. En outre, les premières grandes révoltes marquées par le bris des machines ou de véritables prises de pouvoir, pensons notamment au luddisme en Grande-Bretagne ou aux révoltes des canuts à Lyon en 1831, ont suscité un effroi des classes dominantes qui veulent enquêter sur la question sociale pour essayer de la résorber, et donc en quelque sorte désamorcer l'ampleur de la conflictualité.

**En introduction, vous distinguez trois familles d'investigation, trois « modalités d'entrée en relation » avec le monde ouvrier. Pourriez-vous nous les schématiser ?**

On peut en effet distinguer trois modes d'entrée. La première émane plutôt des institutions et correspond à des démarches collectives mais hiérarchisées (les chefs qui pensent l'enquête commandant aux petites mains qui la réalisent) où, avec de grosses ressources, on vient tester des hypothèses fortes sous la forme de questionnaires. La seconde, également collective, se place cette fois-ci du côté des ouvriers : au lieu d'enquêter sur la classe ouvrière, l'enquête se fait avec elle, par le truchement de réseaux militants qui sont mobilisés pour servir d'intermédiaire et des ouvriers peuvent participer à la conduite de l'enquête. À l'inverse, troisième modalité, certains enquêteurs sont isolés et mènent l'enquête seul. Dans ce cadre, certains choisissent très tôt de *faire l'ouvrier* et donc de conduire des observations participantes, même si cette catégorie de la pratique, au départ ethnographique, n'existe pas à l'époque. Parmi les cas les plus singuliers dans cette démarche, ceux de Paul Göhre, un étudiant en théologie qui se fait embaucher comme ouvrier dans une usine de métallurgie de Chemnitz en Saxe à la fin du 19<sup>e</sup>, ou, dans le premier tiers du 20<sup>e</sup> siècle en France, de Jacques Valdour, un médecin catholique d'extrême droite (il affiche clairement son royalisme, et ses livres sont truffés de remarques xénophobes et antisémites détestables), qui pendant 25 ans s'est mis ponctuellement dans la peau d'un ouvrier à des fins d'enquête.

**De manière résumée, pourriez-vous nous expliquer en quoi ces enquêtes ouvrières ont contribué à la mise en place d'améliorations sociales (incitant aux changements législatifs par exemple) ou, au contraire, en quoi ont-elles pu contribuer à véhiculer une représentation hiérarchisée et inéluctable des clivages sociaux ?**

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que le corpus des enquêtes ouvrières est proprement immense, qu'on trouve donc toutes sortes de textes et de productions. En outre, si elles sont convaincantes, ces productions ont vocation à être prolongées par des mesures diverses. Ainsi, en France, le docteur Villermé publie en 1837 son célèbre *Tableau sur l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*. Ce texte contribue à l'adoption de la loi de 1841 qui interdit l'embauche des enfants de moins de 8 ans dans les fabriques (laquelle loi n'est d'ailleurs pas appliquée), en ce sens qu'elle vient légitimer un argumentaire, en l'espèce l'interdiction du travail des enfants. De même, à la suite de la grande révolte de 1886 en Wallonie, l'enquête de la Commission du travail, concourt à faire adopter les réformes pressenties en conformité avec la représentation dominante de la question sociale. Dans un tel cas, on est plutôt dans ce qu'Éric Geerkens appelle judicieusement « l'enquête alibi ».

Très régulièrement, en raison du profil des enquêteurs – souvent des hommes et des bourgeois – l'enquête ânonne et reproduit toute une série de clichés sur la classe ouvrière, particulièrement sa moralité dissolue, sa propension à l'alcoolisme ou son imprévoyance budgétaire. Dans cette configuration, l'enquête vient ratifier l'abîme à la fois social et moral qui sépare l'enquêteur des groupes ouvriers.

Et donc, face à ce double écueil, je dirais volontiers que l'enquête authentique, la bonne enquête, ouverte sur toutes les réponses possibles, étonne et déroute, qu'elle dérange un certain ordonnancement du savoir.



Forces murales, À Herstal en 1936, 1951, détrempe à l'acrylique sur toile.  
Coll. IHOES (Seraing).

**Les premières enquêtes ouvrières naissent en lien avec les bouleversements engendrés par la révolution industrielle. Comment celles-ci ont-elles évolué avec la désindustrialisation et le passage vers une économie davantage basée sur le secteur tertiaire ?**

C'est une question que le livre ne traite pas directement et je vais donc faire preuve de grande prudence. Il me semble que ce gigantesque basculement a été saisi assez tôt par de multiples enquêtes, notamment autour des mondes miniers et de la sidérurgie, sans pour autant que la catégorie – celle de désindustrialisation – et ses composantes aient été envisagées d'emblée. En effet dès les années 1960 ou 1970, on trouve de nombreux travaux de sociologie qui repèrent cette bascule en cours, où fait alors florès l'expression « nouvelle classe ouvrière » (NCO)<sup>7</sup>. Celle-ci a sans doute contribué à dévaloriser les groupes ouvriers comme objets d'enquête en sociologie. On peut repérer à cet égard un déclin assez net, en France au moins, dans les années 1980 ou 1990, qui contraste avec l'essor de la sociologie des professions.

Cependant, des travaux, notamment dans une veine ethnographique (avec observation participante), se sont poursuivis tandis que des enquêtes ont été conduites par exemple dans la logistique, qui ont montré la permanence de conditions de travail proprement ouvrières par leur pénibilité, leur caractère répétitif et aliénant, dans le secteur des services. En parallèle, de nombreux travaux et des films ont documenté la manière dont la désindustrialisation a frappé, déstructuré voire défait (au double sens du mot) le groupe ouvrier : elle a contribué à dissoudre la classe ouvrière et ce faisant l'a terrassée.

<sup>7</sup> En s'élargissant pour inclure les salariés des entreprises plus technologiques, les techniciens, les salariés des services, la classe ouvrière tendrait à se dissoudre dans les franges inférieures d'une large classe moyenne, avec en corollaire un affaiblissement de la lutte des classes. Cette thématique de la NCO, qui revêtait aussi une dimension anti-communiste, s'est fracassée sur la réalité des grèves de 1968, dans lesquelles les ouvriers spécialisés (OS) jouent un rôle crucial.

**Initialement, plusieurs de ces enquêtes ont été menées non pas auprès des ouvriers et des ouvrières, mais bien auprès de ceux qui étaient supposés savoir comment « fonctionnait » le monde ouvrier en recueillant leurs descriptions, leurs opinions (médecins, patrons, chefs d'ateliers, etc.). À l'inverse, d'autres enquêtes vont vouloir faire émerger « la parole d'en bas ». Pourriez-vous nous parler de cette double approche ? Pourriez-vous illustrer cette dichotomie par quelques exemples ?**

On peut partir du fait que dans les années 1830, les élites se représentent assez communément les groupes ouvriers comme des « barbares ». Cette barbarie implique qu'ils ne parlent pas la bonne langue, celle de la civilisation, que la distance est trop forte ou le risque trop important. D'où le choix d'intermédiaires, des notables le plus souvent, qui connaissent ce monde tout en restant à bonne distance et en haut. Dans cette configuration, ceux qui côtoient les ouvriers au travail tout en s'en distinguant sont les informateurs privilégiés. Les médecins, par exemple, enquêtent ainsi sur les maladies liées au travail : l'usage dangereux de la céruse pour les peintres, les pneumoconioses développées dans le textile ou les mines.

À l'inverse, une parole ouvrière est portée par les premiers journaux ouvriers dès les années 1830 qui entend bien répondre aux enquêtes des élites et les réfuter. Cette logique de contre-enquête est essentielle dans toute l'histoire de la presse ouvrière, puisqu'elle a pour ambition de documenter et dénoncer, grâce aux récits des ouvriers de la base, la vérité de la condition ouvrière ou l'ampleur de l'exploitation. Le terme ultime de cette trajectoire apparaît avec les correspondants ouvriers, que le mouvement communiste a systématisé dans les années 1920, qui devaient écrire le réel usinier avec et pour leurs camarades.

**Pensez-vous que ces enquêtes ouvrières puissent aujourd'hui être sources de réflexions et de débats pour la « société civile » ? Si oui, en quoi ? À qui et pour quelles raisons conseilleriez-vous la lecture de cet ouvrage ? En quoi sa découverte peut-elle questionner/interpeller les acteurs politiques, associatifs, syndicaux, académiques ?-**

Je crois que cet ouvrage présente de multiples intérêts. Il montre d'abord les diverses manières dont on a peint le monde ouvrier, les multiples prismes qui ont servi à le lire et donc c'est un ouvrage d'histoire des sciences sociales dans lequel la perspective transnationale est revendiquée. Par là aussi, il offre une contribution à l'histoire des mondes ouvriers. Enfin et surtout, il s'interroge sur les vertus et les limites de l'enquête, sur ce qu'elle produit et à quelles conditions.

Dans une période où tout le monde veut parler sur tout (et n'importe quoi), rappeler les vertus d'une démarche de savoir, qui passe par le terrain et l'empirie, par l'interlocution et l'administration de la preuve, me semble assez salutaire.

**Cet ouvrage questionne aussi les pratiques scientifiques, ainsi que le rôle des « experts » et de leurs relations complexes avec les sphères décisionnelles (qu'elles soient étatiques ou économiques). Aujourd'hui, pensez-vous que des processus d'enquête initiés par leurs soins puissent dynamiser la vie sociale, syndicale, politique et démocratique ? Si oui, de quelles manières ?**

Je n'aime pas du tout cette catégorie d'experts. Ce livre montre que toute expertise est certes le produit d'une démarche gnoséologique, mais aussi de logiques d'institutions, de rapports de forces et donc parfois de cécité. En ce sens, il est une invite à interroger l'expertise des experts, la manière dont elle se construit, comment elle est produite et donc aussi, ce qu'elle peut voir et ce qu'elle peut ignorer ou faire ignorer. Par là, c'est aussi une invite à ne cesser de construire des contre-expertises et à refuser tout discours d'autorité.

## La table des matières (condensée) de l'ouvrage

### Introduction. Observer, écouter, inspirer : deux siècles d'enquêtes ouvrières en Europe

(ÉRIC GEERKENS, NICOLAS HATZFELD ET XAVIER VIGNA)

#### I. LES MOMENTS

1. Naissance de l'enquête : les hygiénistes, Villermé et les ouvriers autour de 1840 (FRANÇOIS JARRIGE ET THOMAS LE ROUX) — 2. Engels et l'enquête sociale en Grande-Bretagne (FABRICE BENSIMON) — 3. Les enquêtes ouvrières belges des années 1840 : un foisonnement sans lendemain (ÉRIC GEERKENS) — 4. Les enquêtes de la Société fabienne sur la vie ouvrière (Grande-Bretagne, 1884-1914) (YANN BÉLIARD) — 5. Les enquêtes ouvrières du Musée social, 1894-1919 (ISABELLE LESPINET-MORET ET XAVIER VIGNA) — 6. Les études empiriques de Max Weber sur le travail agricole et industriel (PIERRE DESMAREZ ET PIERRE TRIPIER) — 7. Aux origines d'une sociologie critique du travail : opéraïsme et enquête militante en Italie (années 1950-1960) (FERRUCCIO RICCIARDI) — 8. Des cinéastes militants en quête de sociabilité ouvrière. Prises de vues et prises de positions autour d'*À bientôt j'espère* (CATHERINE ROUDÉ) — 9. *Les Cahiers de Mai* : partager l'enquête pour donner la parole (NICOLAS HATZFELD ET CÉDRIC LOMBA)

#### II. CONFIGURATIONS D'ENQUÊTE

10. Enquêtes féministes : collectifs et figures singulières à la Belle Époque et dans le moment 68 (MICHELLE ZANCARINI-FOURNEL) — 11. Les enquêtes de grèves (XAVIER VIGNA) — 12. « Au plus près des chômeurs »... Les enquêtes sur les sans-travail en Europe pendant la crise des années 1930 (GUY VANTHEMSCHE) — 13. Les premiers sociologues urbains et la vie quotidienne des ouvriers dans la France des Trente Glorieuses (JEAN-CLAUDE DAUMAS) — 14. Des médecins enquêtent sur le travail ouvrier : terrains et pratiques en Belgique et en France, c. 1840 – c. 1914 (ÉRIC GEERKENS ET JUDITH RAINHORN) — 15. Quand le roman se fait enquête (Goncourt, Zola, Huysmans) (JEAN-PIERRE BERTRAND) — 16. En quête de légitimité : les « travaux originaux » des inspecteurs du travail (1893-1914) (VALÉRIE BURGOS BLONDELLE ET VINCENT VIET) — 17. 1978 : la première enquête statistique sur les conditions de travail en France. Entretien avec ses concepteurs (ÉRIC GEERKENS ET NICOLAS HATZFELD, ENTRETIEN AVEC SERGE VOLKOFF ET ANNE-FRANÇOISE MOLINIÉ) — 18. Observer l'enquête de Charles Booth sur le peuple de Londres (1886-1903) (CHRISTIAN TOPALOV) — 19. Réalités de terrain et terrain des réalités. Les enquêtes du Bureau international du travail entre 1920 et 1940 (MARINE DHERMY-MAIRAL ET ISABELLE LESPINET-MORET) — 20. L'enquête sociale sur le Borinage de 1936. Préhistoire des études sociologiques sur les communautés minières (NICOLAS VERSCHUEREN)

#### III. DÉMARCHES D'ENQUÊTE

21. Les enquêtes officielles sur le coût de la vie et l'alimentation ouvrière (1910-1921) (ANNE LHUISSIER) — 22. La sociologie française et le travail ouvrier : pourquoi l'enquête, sur quoi l'enquête ? (GWENAËLE ROT ET FRANÇOIS VATIN) — 23. Observer l'inobservable dans un budget de famille ouvrière. L'expérimentation de Frédéric Le Play auprès de Francisca à Vienne (Autriche), mai-juin 1853 (STÉPHANE BACIOCCHI ET ALAIN COTTEREAU) — 24. Les frères Bonneff, explorateurs militants du monde du travail dans les années 1990 (NICOLAS HATZFELD) — 25. Worktown. Les enquêtes fondatrices du Mass-Observation à Bolton (1937-1938) (ARIANE MAK) — 26. L'enquête sociale dans le dispositif de formation à l'École sociale catholique féminine de Bruxelles (1920-1940) (GUY ZELIS) — 27. Les enquêtes jocistes en Belgique et en France, c. 1925 – c. 1940 (ÉRIC GEERKENS ET XAVIER VIGNA)

#### Pour citer cet article

« Actualité de l'histoire sociale européenne : entretien avec Xavier Vigna, l'un des historiens ayant co-dirigé l'ouvrage *Les enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine* », propos recueillis par Dawinka Laureys, Analyse de l'IHOES, n° 212, 21 janvier 2021, [En ligne] [www.ihoes.be/PDF/IHOES\\_Analyse212.pdf](http://www.ihoes.be/PDF/IHOES_Analyse212.pdf).